

Yves GINGRAS, *L'Impossible dialogue. Sciences et religions*

Paris, Presses universitaires de France, 2016, 422 pages

Jean-Paul Truc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13329>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 429-431

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-Paul Truc, « Yves GINGRAS, *L'Impossible dialogue. Sciences et religions* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 24 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13329>

fin de la métaphysique sans penser qu'il pouvait aussi annoncer « l'avènement d'une métaphysique du non-Moi ? » (p. 164). Ce sont là des effets très positifs de l'inquiétude outre le fait que, dans ce cas, une thèse sert au moins « à mieux vivre » (p. 166) en remplaçant la raison ici inopérante par une foi mystique. Toutefois, l'analyse s'arrête sur la nature du présupposé de la littérature comparée qui est « la confiance absolue dans l'unité de la création littéraire, et même de la culture » (p. 133). Une autre question reste aussi sans réponse : peut-on comprendre des formes d'altérité littéraire sans passer par des filtres (nationaux ou religieux), ce qui est courant dans la littérature comparée ? Pourrait-on n'utiliser que la seule analyse littéraire (question posée p. 305) ? En attendant, demeure le « spleen du comparatiste » (p. 157), d'où sans doute le désir de l'universitaire de devenir à son tour, sous pseudonyme, créatrice de textes littéraires que pourraient étudier d'autres comparatistes (p. 317). Le fantôme d'Ouroboros.

Par ailleurs, les points faibles de la pensée épistémologique de Hans Blumenberg ne sont pas examinés. Il est vrai que la pensée analogique a été présente dans la science tout au long de son histoire, mais il est impossible d'en faire, surtout dans la démonstration ou l'expérimentation, un des fondements de la pensée, à moins de céder à un anarchisme méthodologique. Mais alors, on quitte totalement des limites de toute scientificité pensée à la manière de Karl Popper. S'il y a de la rigueur dans les sciences, c'est parce qu'elles éliminent, même si c'est souvent difficile, toute forme de métaphore, qu'elle soit allégorique ou faible ou métaphore forte. Le langage ordinaire est une chose, la pensée ou les idées scientifiques en forment d'autres. La métaphore, comme déplacement d'un nom d'une chose à une autre, n'est tolérable que dans la vulgarisation. Par exemple, Goethe qui développe l'idée de « plante originelle » pour croire y trouver un principe explicatif, s'égare. Des convergences de formes existent, mais leur cause est ailleurs. Gaston Bachelard rappelle avec force des idées analogues : seul est légitime un constructivisme abstrait.

Reste à savoir, et cette question fut récemment posée par Michel Maffesoli à la suite de Vilfredo Pareto, si les sciences humaines et sociales peuvent accepter le développement de métaphores ou d'images non seulement dans le contexte de la découverte d'idées comme cela peut être le cas dans toutes les sciences, mais également dans une pensée interprétant des phénomènes non formalisables. Dans ce cas, il ne s'agit pas de ressemblances, encore moins de comparaison, mais de saisies d'informations complexes, mais la

question reste de savoir si ce n'est là qu'une démarche provisoire puisqu'il n'est nullement certain que ces métaphores soient éclairantes ni qu'elles soient une garantie face au risque de l'irrationalité.

Dans les études illustrant la thèse initiale du livre, on ne voit pas toujours ce qui fonde la thèse annoncée. Ainsi André Vésale, qui impose la dissection humaine dans la formation médicale, aurait-il pu inciter des poètes ou des romanciers à écrire selon ce nouveau modèle de l'anatomie, qui n'est pas celui des chirurgiens ou de Marcello Malpighi. Cela se vérifie-t-il ? La pratique d'André Vésale est, certes, fondée sur le plaisir de la vision directe et la désacralisation du corps humain. Mais de cela, il n'est pas question dans l'étude de Valérie Deshoulières, celle-ci évoquant seulement des textes contemporains qui évoquent la figure d'André Vésale, le rapport n'étant que très indirect. Une autre étude signale que la morphologie générale de Goethe, qui se développera à la fois pour les couleurs, les minéraux ou les nuages, se retrouve dans un texte de Jacques Abeille où des cultivateurs de statues sont partis d'un champignon originel. Là aussi, le rapport n'est que superficiel, car il y a chez Christian von Wolff la description d'une dynamique précise exprimée par des « lois » biomécaniques de développement des formes qu'ignore l'écrivain français dont les références pourraient être tout aussi bien Julien Gracq ou André Hardellet. Reste la question essentielle qui se pose au terme de cette voie mystique que l'auteure caractérise comme étant celle du caméléon : « Qu'est-ce qu'aimer ? » (p. 324).

Jean-François Clément
clementjff@gmail.com

Yves GINGRAS, *L'Impossible dialogue. Sciences et religions*
Paris, Presses universitaires de France, 2016, 422 pages

Si Frère Marie-Victorin disait en 1920 qu'il fallait « laisser la science et la religion s'en aller par des chemins parallèles, vers leurs buts propres » (p. 1), on assiste à un regain d'intérêt pour un dialogue entre sciences et religion, au point que John Templeton (1912-2008) a créé une fondation (pp. 292-293) pour financer les études sur le sujet. C'est sur ce phénomène que s'est penché Yves Gingras, professeur à l'Université du Québec (histoire et sociologie des sciences) et ancien étudiant en physique dans les années 1970. Si les mathématiques ont posé peu de problèmes aux théologiens, ce n'est évidemment pas le cas pour la cosmologie, la biologie ou la paléontologie. Certes, l'Église catholique a perdu une grande partie de son pouvoir temporel, mais il n'en est pas de même pour

les groupes protestants ou musulmans, et on assiste à une limitation de l'enseignement de certaines théories aux États-Unis dans quelques États ou dans les pays musulmans depuis 1980.

En bon scientifique, Yves Gingras commence par s'interroger : qu'est-ce que la science ? Une « tentative de rendre raison des phénomènes observables par des concepts et des théories qui ne font appel à aucune cause surnaturelle, croyance, ou spiritualité personnelle » (p. 8). Les pays musulmans ne jouant pas un rôle central en sciences, c'est surtout des Églises chrétiennes dont il sera question dans ce livre. Les religions panthéistes, bouddhisme ou shintoïsme, ont d'ailleurs peu de problèmes avec les sciences. Comme l'a dit Albert Einstein, « la principale cause de conflits actuels entre la religion et les sciences se trouve dans le concept d'un dieu personnel » (p. 15).

Yves Gingras ne veut pas du « juste milieu », ce courant dominant actuel qui veut sous-estimer les conflits institutionnels entre sciences et religion. Pour mieux les comprendre, il en retrace d'abord l'histoire. Il remonte au conflit entre les théologiens de la Sorbonne (p. 33) et les partisans de la physique et de la philosophie d'Aristote au ^{xiii}^e siècle. Thomas d'Aquin, canonisé en 1323, devra faire une réinterprétation de cette philosophie, pour qu'elle puisse être enseignée. La théologie reste toute-puissante et le concile de Latran (1513) déclare que « une proposition non conforme à la foi ne peut être vraie ». Le conflit perdurera et Emmanuel Kant lui-même réclamera dans *Le Conflit des facultés* (1798, trad. de l'allemand par J. Gibelin, Paris, Vrin, 1935) la fin de la tutelle théologique sur la philosophie, « sans s'effrayer de la sacralité de l'objet ». C'est avec la nouvelle théorie du chanoine Copernic sur les révolutions des planètes, diffusée par Johannes Kepler et Galilée, que le choc va être plus rude encore. Yves Gingras narre cet affrontement dans les moindres détails : prudent, Nicolas Copernic dédicace son ouvrage publié en 1543 au pape, celui qui vient d'officialiser l'Inquisition en 1542. L'astronome prend même la précaution de mourir en 1543, ce qui lui évitera quelques ennuis. L'ouvrage est également mal accueilli par les luthériens. Martin Luther lui-même le critique, ainsi que le philosophe luthérien Andreas Osiander qui, chargé d'assurer la publication de l'œuvre, fera insérer à l'insu de l'auteur un avis au lecteur pour en minimiser la portée, indiquant qu'il ne s'agit que d'une hypothèse de calcul commode, sans réalité scientifique. Yves Gingras aurait d'ailleurs pu signaler que cette position, assez curieusement, sera celle de Niels Bohr à la fin de sa vie, songeant que la réalité de l'atome demeure inconnue, mais que les modèles permettent de faire des calculs et des prédictions exacts. Le

scepticisme se transmet ainsi du camp des théologiens au camp des scientifiques, gagnant les physiciens confrontés à la mécanique quantique. Les idées de Nicolas Copernic sont reprises par Johannes Kepler en 1598 dans *Mysterium cosmographicum*, ouvrage aussitôt censuré par le théologien luthérien Matthias Hafenerffer. Johannes Kepler, désavoué par le Roi, obtempère. Galilée reprend la nouvelle théorie à son compte en 1610 dans le *Sidereus nuncius* (le messager céleste), mais l'infortuné astronome va trop loin. Attaquant les théologiens, il veut remettre en question la hiérarchie des disciplines : « L'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment on va au ciel et non comment va le ciel... Nul théologien ne devrait s'arroger l'autorité de formuler des décrets sur des disciplines qu'il n'a ni exercées, ni étudiées » (p. 52). C'en est trop pour le cardinal Bellarmine, jésuite et inquisiteur (canonisé en 1930 !), celui-là même qui a fait condamner Giordano Bruno au bûcher en 1600 pour avoir affirmé qu'il existait d'autres mondes habités et que l'Univers était infini. Le premier procès de Galilée s'ouvre en 1615. Le système copernicien est condamné et il est désormais interdit à Galilée d'en faire la promotion. En 1633, à l'occasion d'un deuxième procès, Galilée devra abjurer « s'étant rendu véhémentement suspect d'hérésie autrement dit d'avoir tenu et crû une doctrine fautive et contraire aux saintes écritures ». Les *Dialogues* sont interdits et leur auteur condamné « à la prison selon qu'il nous plaira dans ce saint-office ». Le pape veille à ce que tous les professeurs de philosophie et de mathématiques soient informés. Galilée est confiné dans sa villa puis en 1638 dans sa maison de Florence où il restera enfermé, sans visites, jusqu'à sa mort en 1642.

Les demandes de réhabilitation pleuvent mais rien n'y fait. Gottfried Wilhelm Leibniz tente de convaincre l'église d'annuler la censure de Nicolas Copernic vers 1680 : « C'est prostituer les saintes écritures que d'abuser de leur autorité, pour prévenir les gens sur des vérités de la philosophie ». Jean d'Alembert, encyclopédiste conseille au pape éclairé Benoît XIV de corriger le tir (p. 106). Il faut onze années pour que Benoît XIV obtienne que le pape ait droit de regard sur les décisions de la congrégation de l'Index (la même inertie du Vatican qui s'oppose aujourd'hui aux réformes du pape François !). Benoît XIV autorise également la publication d'une version expurgée des *Dialogues*, accompagnée de la sentence du jugement. Mais avec Clément XIII, les conservateurs reviennent au pouvoir et c'est l'encyclopédie elle-même qui sera mise à l'index en 1759, et en 1830 c'est le tour de l'*Astronomie des dames*, ouvrage de vulgarisation de Jérôme Lalande. Peut-on imaginer qu'en 1827, la *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant ait été mise à l'Index ? – Benoît XVI

voyait encore dans la philosophie kantienne, une « auto-limitation » de la raison. Napoléon sera en possession des actes du procès trop brièvement pour les rendre publics. Ce ne sera fait qu'en 1900 par le gouvernement italien qui publie à ses frais les œuvres complètes de Galilée. En 1936, Pie XII envisage la publication d'une biographie de Galilée par l'Académie pontificale des sciences, biographie rédigée par le prêtre Paschini, « efficace démonstration de ce que l'Église n'a pas persécuté Galilée, mais l'a beaucoup aidé dans ses recherches » ! Le projet de Paschini, trop favorable à Galilée, ne verra le jour qu'en 1964 et encore dans une version profondément remaniée.

Même le concile Vatican II ne sera pas favorable à la reconnaissance de l'erreur. Yves Gingras note l'influence rétrograde des évêques africains en la matière, l'archevêque du Cameroun jugeant que cela n'intéresserait que les Européens... La pétition des scientifiques catholiques français transmise par M^{re} Elchinger n'a pas plus d'effets. Comme le reconnaît (p. 130) Jean-Paul II dans son discours pour le centenaire de la naissance d'Albert Einstein, la condamnation de Galilée est une source de tensions et de conflits qui « conduit beaucoup d'esprits à penser que science et foi s'opposent » (discours du 10 novembre 1979 : http://www.clerus.org/clerus/dati/2002-06/06-6/Ens JP2_79.2_03.htm).

Au chapitre 6 (p. 305), Yves Gingras s'interroge : « Qu'est-ce qu'un dialogue entre science et religion ? ». Peut-on arriver à cet échange d'arguments philosophiques aboutissant à un consensus quand le Cardinal Newman (p. 307) déclare que « la théologie et la science... sont dans l'ensemble incapables de communiquer » ? De nos jours, la science fournit de nouvelles informations qui conduisent le théologien à s'adapter ou à refuser, mais trop souvent ce dernier s'arroge le pouvoir de découvrir le « sens ultime » des choses. Gérard Siegwalt, théologien protestant déclare : « Il n'y a culture que lorsque la science, qui est essentiellement partielle... s'ouvre à la pensée », comme si les scientifiques ne pouvaient pas penser par eux-mêmes, et, selon l'expression de Gaston Bachelard, « faire montre d'une surveillance intellectuelle de soi ». Les ouvrages philosophiques de Werner Heisenberg ou d'Henri Poincaré ne font-ils pas intégralement partie de leur œuvre scientifique ?

Trop souvent, la « pensée » fait preuve d'un anthropomorphisme primaire, comme dans la théorie du « *fine tuning* », dénoncée (p. 318) par le prix Nobel de chimie Ilya Prigogine, selon laquelle l'ajustement quasi miraculeux des constantes ayant permis l'apparition de la vie dénoterait une intention divine. « Dieu » devient

alors un nom, donné à notre ignorance. Mais quelques scientifiques ont malgré tout suivi cette voie, tel Fritjof Capra auteur du *Tao de la physique* (1975). Le boson de Peter Higgs, prix Nobel 1993, n'a-t-il pas été qualifié de « particule de Dieu », « *The God particle* » ? Stephen Hawking n'a-t-il pas déclaré que « une théorie unifiée permettrait de connaître la pensée de Dieu » ?

Aux Etats-Unis, les scientifiques tentent d'amadouer le courant évangélique en adoptant des positions conciliatrices. Trinh Xuan Thuan s'allie avec Matthieu Ricard, moine bouddhiste, pour présenter lui aussi un visage compatible de la physique. La puissante fondation Templeton œuvre dans le même sens en proposant un prix d'un million de dollars, supérieur au prix Nobel, pour donner de la crédibilité à la religion en brouillant la frontière bien déterminée avec la science. Parmi les « grosses prises » de la fondation, l'auteur cite Martin Rees, astrophysicien, directeur de Trinity College et Bernard d'Espagnat, philosophe et physicien, prix Templeton 2009. Templeton finance également l'UIP (Université interdisciplinaire de Paris) à hauteur de 1,6 million de dollars entre 2004 et 2009, et le projet *Science and religion in Islam* a reçu une dotation de 800 000 dollars entre 2011 et 2014. L'*International Society for Science* de Cambridge a reçu deux millions en 2007 pour diffuser des livres, et plusieurs millions ont été affectés à la formation des journalistes. Toutefois, on peut se demander si l'auteur n'est pas un peu excessif dans la théorie du complot à l'encontre de Templeton... Rappelons-nous que la physicienne Faouzia Charfi, professeure d'université en Tunisie, a déclaré « pour mes étudiants, Einstein s'était trompé parce que la vitesse de la lumière ne pouvait être qu'infinie, parce qu'on lui donne un caractère sacré ». Les millions de dollars investis par Templeton sur les projets concernant l'Islam sont donc loin d'être inutiles...

Les croyances peuvent même s'opposer aux sciences (chapitre 7) et à la raison, en particulier dans le domaine de la paléontologie, où des scientifiques ont dû restituer de très vieux ossements humains à des autochtones, et également aux États-Unis où la tribu indienne des Bannocks a pu ré-enterrer ses morts grâce à la récente loi NAGPRA (*Native American Graves Protection and Repatriation Act*). Yves Gingras conclut sur une note optimiste et réaliste, en affirmant son espoir dans la science : « Dans un monde désenchanté, éternellement soumis à la "guerre des dieux", comme le disait Max Weber, seul davantage de science peut corriger les erreurs de la science ».

Jean-Paul Truc
jean-paul.truc@prepas.org